

LECTEURS EN ŒUVRES CLAUDE PONTI

Adèle, fille et muse

Tout a commencé par trois grands albums¹ publiés chez Gallimard : en devenant père, l'homme s'est fait auteur de livres pour enfants. Pour célébrer la venue de sa fille, Adèle, sa muse, il invente un imagier (*L'album d'Adèle*), un hommage à la lecture, une boîte à outils pour les jeunes lecteurs : de quoi s'inventer des histoires en associant des éléments (le gros monsieur noir avec une tête de bougie, de champignon, de poire), en les organisant sur une page (les lignes de poussins et d'objets divers), en trouvant un point de vue (le bonhomme, au fond, derrière la montagne, plus gros que le bonhomme devant, sur la chaise). Sur la page de couverture, Adèle, tout de rouge vêtue comme un petit chaperon, orchestre la vie des personnages : elle interprète. Sur la première double page, comme sur un tableau, le maître « explique » la lecture : le texte naît du regard de l'auteur, de la manière dont il se saisit de la vie pour la mettre en bulles, en textes. Ceux-ci circulent alors dans l'espace et dans le temps, mûrissent avant d'être recueillis sur les pages (les feuilles), productions éditoriales de peu de valeur sans la présence d'un lecteur (le chien). La source des textes où l'artiste puise son inspiration est suggérée : un lièvre blanc, un monsieur avec chapeau (chapelier ?), une tortue, un chat... des figures déjà réunies dans un célèbre conte qui poursuit sa vie dans les pages de Claude Ponti : *Les aventures d'Alice au pays des merveilles*.² Comme Alice, Mine³, tombe au fond d'un précipice, et Moze et Azilise, en chutant, déclarent : « *Il va falloir tomber. C'est la seule chose à faire... mais pas plus loin que par terre.* »⁴ Jules tombe dans le Trou et n'en sort qu'en étant expulsé.⁵ Comme Alice, Hipollène, Okiléle, les souris archivistes, les Zéfirottes vivent dans les souterrains, les creux d'arbres, les grottes... les envers du décor.⁶ Comme Alice, Oups⁷ trouve miraculeusement une clé pour se sortir d'une situation difficile et comme dans *Alice...*, dans le même album, bout une « *soupe d'harissa bouillante au poivre pointu* ». Alice pleure, pleure jusqu'à former une mare autour d'elle et Jules, en mal d'amour, pleure « *jusqu'au bout de ses larmes* »⁸, tandis que, dans *Schmélele*... une petite fille s'est bâti une maison de larmes avec son chagrin¹⁰. Le plus fort c'est quand Pétronille croise, sur son chemin, une madeleine pleine de sanglots : elle pleure tellement, tellement que ses larmes forment un lac, une mer, un océan, un super océan géant... où se baigne une jeune fille qui ressemble en tous points à Alice.¹¹ Dans le square Albert Duronquarré, à minuit, le grand minouit à des airs de griffon¹². Voilà comment Claude Ponti le décrit : « *Lé platt arblière serble à la blém blose klelé platt avant mé slou l'eau, bloup !* » Dans *Alice...*, le griffon écoute la tortoise Fantaisie évoquer le drôle de langage employé dans sa classe de mer. On y enseignait « *l'Alésure et les Fritures, puis les différentes parties de l'arithmétique : l'Ambition, la Distraction, la Mortification et la Dérision.* ». Dans l'album de Pétronille, la petite fille qui lit sous un arbre s'appelle Adèle.¹³ Avec sa robe en liberty, absorbée par les pages d'un imagier, elle rappelle la petite héroïne anglaise qui se demandait quel intérêt pouvait avoir un livre sans image. Adèle revient, sous la même forme, dans les premières pages de *Brouille* et de *La Nuit des Zéfirottes* ; de manière cryptée, n'est-ce pas elle sous les initiales de Anaïs P., sous ses douze portraits¹⁴ ? En écrivant ses histoires dans la grande veine littéraire, Claude Ponti fait de ses lecteurs les héritiers d'un patrimoine artistique et les introduit à l'intertextualité.

¹ *L'Album d'Adèle*, 1986, *Adèle s'en mêle*, 1987, *Adèle et la pelle*, 1988

² Lewis Carroll. Parmi les œuvres publiées citons celles traduites par Henri Parisot : illustration de Nicole Claveloux (Grasset), illustr. Anthony Browne (Kaléidoscope), illustr. Rackham (Corentin, Les Belles images).

³ *L'Ecoute-aux-portes*, p. 27

⁴ *Le Tournemire*, pp. 23-24

⁵ *Sur l'île des Zertes*, pp. 28-31

⁶ Lewis Carroll avait écrit « *De l'autre côté du miroir* ».

⁷ *Le Doudou méchant*, p. 34

⁸ *idem*, p. 17

⁹ *Sur l'île des Zertes*, p. 57

¹⁰ *Schmélele et l'Eugénie des larmes*, p. 29

¹¹ *Pétronille et ses 120 petits*, p. 27

¹² *Georges Lebanc*, p.

¹³ *Pétronille...*, p. 25

¹⁴ *Georges Lebanc*, p. 28

Les livres¹⁵, les formats

Les livres ont donc une place capitale : mémoires du monde et promesses d'avenir, ils sont partout. Le premier d'entre eux, ouvert comme un refuge dans la toute première œuvre, accueillait Adèle sous sa couverture. Cette association de deux couvertures, celle du livre et celle du lit, Claude Ponti la reprendra dans l'exergue d'un de ses chefs-d'œuvre, *Blaise et le château d'Anne Hiversère* : « Longtemps je me suis couché de bonheur, avec mes livres et ma lampe de poche. Dès que j'allumais ma lampe, les personnages sortaient d'entre les pages. En foule. Avec les voisins, les chevaux, les oiseaux, les martiens ambidextres, les héros peureux, les maléfiques, les surpuissants, les traîtres, les anodins, les ensorcelés, les injustement condamnés, les invisibles, les souterrains, les faces d'ange, les princesses à délivrer. Personne ne saura jamais combien nous étions sous la couverture. Ce livre est un hommage à tous ces personnages et à leurs créateurs, qui ont inventé le monde des livres pour enfants, et qui continuent, jour après jour, à nourrir de nouveaux livres. Qu'ils en soient, ici, remerciés du fond du cœur et de mon lit par moi et ma lampe de poche, pour l'éternité des jours et des nuits de lecture que je leur dois. C.P. ». Dans cet album, une grande fête réunit plus d'une centaine de héros de la littérature de jeunesse¹⁶ tous accueillis personnellement et avec beaucoup d'empathie par les poussins. Rarement intertextualité n'aura eu forme aussi enchantée.

Lire, écrire, les verbes trament l'œuvre, animent tous les personnages : Broutille fait son livre avec tous les événements qu'elle capture¹⁷ O'Messi-Messian, le roi des arbres, rêve de devenir un très beau livre qu'il écrira lui-même¹⁸, une femme écrivain, vivant en haut d'un rocher dans l'Océan de la Mère des Histoires, « ne faisait rien d'autre que d'élever ses livres, comme d'autres élèvent des poules ou des lapins, qu'il fallait juste trouver le bon endroit pour qu'ils grandissent et se nourrissent correctement. », Mine trouve une aide dans un livre de contes, auprès des fées¹⁹, les Touim's aiment lire des histoires tous ensemble²⁰, Jules lit un livre ou deux sur la plage avec Diouc²¹, Oups dort auprès de son doudou, un livre ouvert sur sa couette²², les souris archivistes se documentent dans leurs bibliothèques souterraines²³ et Blaise lit un livre le concernant pour voir si tout ce qu'on raconte sur lui est vrai²⁴. Une tombe a pour décoration funéraire un livre ouvert avec un crayon : que les livres continuent après les humains. Les Zéfirottes trouvent les limites des livres en y cherchant une solution à un danger d'une ampleur inconnue : « La mauvaise herbe n'était pas dans le Grand Herbière des Zéfirottes. C'est aussi pour cela qu'ils n'avaient pas pu prévoir la catastrophe. »²⁵.

Les bibliothèques constituent alors la véritable architecture de l'œuvre : dans *Pétronille...* elles émergent des arbres d'où elles tirent le bois de leurs étagères et les feuilles de leurs livres²⁶, elles entourent les murs de la chambre de Broutille, de Mine et d'Oups²⁷, elles ont une pièce à elles dans l'Arbre-Maison ; même dans les maisons les plus simples, même dans les plus pauvres (celle d'Oum-Popotte et de Schmélele²⁸), elles font partie des premières nécessités. Elles sont enfin la demeure secrète des poussins, les super héros. Quelques titres reviennent de manière récurrente, de bibliothèque en bibliothèque, révérences de l'auteur à ses œuvres préférées : *Max et les Maximonstres*²⁹, *Hulul*³⁰, *Le Petit chaperon rouge*, *Alice au pays des merveilles*, *L'Île au trésor...*

¹⁵ Nous ne parlerons ici que des livres destinés aux enfants en signalant que Claude Ponti écrit aussi des romans pour adultes aux éditions de L'Olivier : *Les Pieds-Bleus* (1995), *Est-ce qu'hier n'est pas fini* (1999), *Le Monde et l'inversement* (2006)

¹⁶ *Blaise et le château d'Anne Hiversère*, pp. 38-39

¹⁷ *Broutille*, p. 15

¹⁸ *Ma Vallée*, p. 39

¹⁹ *L'Écoute-aux-portes*, p.

²⁰ *Ma Vallée*, p.

²¹ *Sur l'île des Zertes*, p. 21

²² *Le Doudou méchant*, pp. 11, 52

²³ *Georges Lebac*, p. 31

²⁴ *Blaise et le château d'Anne Hiversère*, p.

²⁵ *La Nuit des Zéfirottes*, non paginé

²⁶ *Pétronille et ses 120 petits*, pp. 24-25

²⁷ *Broutille*, *L'Écoute-aux-portes*, *Le Doudou méchant*

²⁸ *Le Chien invisible et Schmélele et l'Eugénie des larmes*

²⁹ *Max et les Maximonstres*, Maurice Sendak, L'école des loisirs

Pour répondre à la diversité des âges, des désirs et des projets de ses lecteurs, Claude Ponti diversifie non seulement ses histoires mais aussi leur nombre de pages, leurs formats³¹. Il n'y a qu'une chose qu'il réserve systématiquement à chacun de ses albums, comme une signature : le jeu graphique avec les codes barres sur la quatrième de couverture. Généralement, l'élément inséré dans le symbole commercial, attire l'attention sur un point central de l'œuvre.

Pour les tout petits, l'auteur donne un véritable coup de neuf aux traditionnels *livres en carton* qu'il taille aux contours du thème choisi, creusant les instants ordinaires (se promener, se laver, dormir, faire les courses, écouter des histoires, observer...), ébouriffant leurs évidences par des touches fantastiques.³² Positionnant son lecteur dès le titre par des prépositions (*Dans, Derrière, Sur, Au fond...*), il l'invite à saisir la réalité avec un point de vue, à regarder les choses de l'intérieur (imaginer l'invisible, traiter l'implicite), à explorer les possibles (que pourrait-il y avoir dans le ventre du loup, derrière la poussette, que pourrait-on faire sur un lit...), à relier texte et images en associant les noms des personnages, dans le texte, à leur représentation (souvent décalée) dans l'image, à s'entraîner à lire, à exercer son regard et affiner ses gestes (sauter des pages, revenir en arrière, insérer un marquage, recopier un passage), pour affronter les combats du monde, revivre ses enchantements.

Dans les *grands albums*³³, en général un par an, se traitent les grandes affaires d'enfance (le nom, les amis, les jeux, les parents, les monstres, les bagarres, les peurs, les questions et les réponses, le rire et les larmes, les contes anciens et les nouvelles écritures, inclassables : un long rêve dans un parc, tout un jour et toute une nuit (*Georges Lebanc*), une sorte d'encyclopédie pétulante sur la vie secrète des poussins (*Mille secrets de poussins*) dont le seul sommaire suffit à transporter le lecteur ailleurs, dans la mégagigantorigolade. Alternant les formats à l'italienne (linéarité de l'écriture) et les formats carrés (espace harmonieux), les albums se redressent de plus en plus souvent, adoptant un grand format à la française (*Ma Vallée, Georges Lebanc, Blaise et le château d'Anne Hiversère, La Nuit des Zéfirottes*) pour traiter de grands thèmes humains, proches ou lointains (autobiographie d'enfance, « tentative d'épuisement d'un lieu parisien », mystérieuse aventure de l'embryon, de la conception jusqu'à la naissance, récit d'une période sombre de l'Histoire où les pages sont pliées, de gauche à droite, de bas en haut, pour être dépliées, pour impliquer concrètement le lecteur dans l'épreuve de vérité.).

Parfois neutres (*Ma Vallée, Georges Lebanc*), les titres sont généralement le lieu d'affichage du parti pris d'écriture : certains disent la démesure joyeuse (*Pétronille et ses 120 petits, Mille secrets de poussins*), d'autres, plus classiques, mobilisent sur un personnage, son action (*Le Chien invisible, La Revanche de Lili Prune*). Certains misent sur les jeux de mots (*Sur l'île des Zertes, Schmélele et l'Eugénie des larmes, Blaise et le château d'Anne Hiversère*), les néologismes (*Le Tournemire, Le Nakakoué, Blaise et la tempêteuse bouchée*), les oxymores (*Le Doudou méchant*), les jeux phonétiques (*Okilélé*) pour établir un premier pacte avec le lecteur, connivence ou curiosité. C'est quand ils sont sobres que les titres sont peut-être les plus inquiétants : *L'Arbre sans fin*. Les prénoms des héros sont retentissants : onomatopées (Oups, Zouc), écriture phonétique (Okilélé, Métébouché, Métenten-Skondti, Cirkédépékine), polyphonies (Oum-Popotte est formé de maman en arabe – oum - et d'une allusion culinaire – popotte ; Slipododo est formé de to sleep – dormir – et de dodo – dormir tout en signalant le vêtement de nuit, Tivolio Bénégoudgoud est formé de l'italien, je t'aime - Tivoglio bene – et de l'anglais, bonbon - good good. Ersto Primonello Zefeurst II, reprend trois façons d'écrire « premier » – en allemand, en italien, en anglais et un zézaïement qui annonce le personnage : un dauphin). Certains prénoms doivent être associés pour faire sens (Parci et Parla, Jules et Roméotte, Métébouché et Métenten-Skondti, Skeutédroll et Patenkmoi) et d'autres exigent des références pour être compris (Jules et Roméotte, Firmin Gellan, Belle Djamine Frankline, Bellafi-Djéralle, Lily-Madjaro, Alim-Malaya. Anna-Pournalaho...) Tous ces héros appartiennent à un album en propre mais se rencontrent parfois dans d'autres albums, affirmant leur appartenance à la même œuvre.

³⁰ *Hulul*, Arnold Lobel

³¹ Nous ne parlerons ici que des ouvrages où Claude Ponti est auteur et illustrateur ne prenant pas en compte ceux où il n'a réalisé que les illustrations : chez Gallimard, sur un texte de Daniel Depland : *La Guerre des mots* (1986). A L'école des loisirs, sur des textes de Florence Seyvos : *La Tempête* (1993), *Pochée* (1995) et sur un texte de Agnès Desarthe : *Petit Prince Pouf* (2002)

³² *Dans la pomme, Dans le gant, Dans le loup, Derrière la poussette, Sur le lit, Sur la branche, Dans la voiture, Au fond du jardin...*

³³ De formats cartonnés, les grands albums existent aussi en version souple.

Plus petite, confortable et cartonnée, la série de *Tromboline et Foulbazar*³⁴ s'accroît de trois titres à la fois pour peindre de simples événements quotidiens entre un frère et une sœur (elle, avec des bouclettes et une robe à dentelle, lui, avec des cheveux en brosse et des pantalons courts) en y introduisant une tonalité humoristique, parfois grinçante, une note merveilleuse sur des événements incroyables qui se parent de vraisemblance. On y voit à la fois la complicité du frère et de la sœur pour jouer (*Les Epinards, Le Chien et le chat, La Voiture*), fabriquer (*Les Masques, La Boîte*), étudier (*Le A, Le Non*), se disputer (*Le Bonbon, Le Nuage*), se soutenir dans les mauvais coups (*Le Petit frère*) et partager les câlins d'une super maman (la poule) et d'un papa rassurant (le coq). Complice de l'incessant besoin d'agir et de jouer des deux poussins, une fourmi à grosse voix, obligée de crier pour se faire entendre, est une sorte de « veilleuse », une conscience plus ou moins heureuse qui partage les bons moments, freine les bêtises, repousse les dangers, résiste aux désirs de toute puissance des poussins turbulents. L'animal, comme le poussin masqué ou l'extra-terrestre de *Georges Lebanc* (le ksar bolog'h'), fera figure de fil rouge, revenant d'album en album, apportant, par cette présence continue une cohérence à toute l'œuvre.

Souple et plus grande, la série des *Blaise* introduit le groupe des poussins et le personnage de Blaise, le poussin masqué. Comptant quatre titres³⁵, la série est sublimée par *Mille secrets de poussins*, un livre index où l'univers de la série est dévoilé point par point (leur lieu de vie, leur mode de reproduction, leur alimentation, leurs activités...). L'album reprend des images des séries fondatrices, les croise, offre des bonus à la collection. C'est dans cette série que l'usage du code barre, signe emblématique des ouvrages de Claude Ponti, trouve une certaine cohérence: « *La série des quatre Blaise décline le code barre comme de l'herbe que Blaise et ses congénères, pendus à une corde, ont soin de tailler successivement : seul, Blaise y va d'une paire de ciseaux ; à deux, Blaise fauche l'herbe qu'un poussin avale goulûment ; à trois, Blaise passe la tondeuse sur les barres que deux poussins utilisent pour se déguiser ; à quatre, Blaise et trois congénères virevoltent en manipulant une hache (...)* »³⁶ Dans *Mille secrets de poussins*, les poussins sont treize. La série des poussins contient tout le ferment de l'œuvre, sa vitalité, sa gravité, son humour, son sens. S'il oublie les poussins d'une œuvre à l'autre, Claude Ponti y revient toujours comme pour relancer son inspiration, réamorcer sa veine ludique, retendre le fil du sens, regrouper ses lecteurs.

Toute petite, cartonnée, de source poétique, la série de *Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moïse* se passe dans le monde des souris : deux personnages adultes s'attachent soigneusement à comprendre la vie, l'amour, la mort.³⁷ Ici, les titres sont livrés quatre par quatre et ils abordent, de façon tendre et humoristique, souvent candide, les hésitations d'être et les émerveillements singuliers de deux êtres qui cherchent à s'accorder dans un monde troublant. Chaque événement, même le plus simple, devient une clé du monde dès qu'il est élucidé. Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moïse vivent comme deux particules fragiles et volontaires, dans un monde complexe qu'ils ne comprennent pas toujours et que des références au monde artistique (la poésie de Jean Tardieu, la littérature de Lewis Carroll, la peinture de Salvador Dali) viennent éclairer, alléger ou aider à supporter. Jusqu'à l'extrême, jusqu'à la mort, Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moïse sont dans le monde, sont de ce monde et, même s'ils sont particulièrement sensibles, leurs émotions, les plus éphémères, les plus profondes, ne les engluent pas, ils se laissent porter par elles (*Bizarre... Bizarre*).

Deux romans (*Broutille, Zénobie*), de veine Carrollienne et Oulipienne, mettent en scène deux petites filles qui jouent avec le langage (qui se jouent du langage) pour attraper le monde, s'y faire une place.

³⁴ *La Voiture, Les Epinards, La Fenêtre* (1993), *La Boîte, Le Bébé bonbon, Les Masques* (1995), *Le A, Le cauchemar, Le nuage* (1998), *Le Chien et le chat, Le Non, Le Petit frère* (2001) Existents en collection souple.

³⁵ *Blaise et la tempêteuse bouchée, Le Jour du Mange-poussin, Blaise dompteur de tache, Blaise et le robinet*

³⁶ Serge Martin, « Le théâtre de Claude Ponti, de la répétition au rythme », *Le Français Aujourd'hui* n° 118, juin 1997, pp. 111-112.

³⁷ *Bizarre... bizarre, Le Chapeau à secrets, Les Chaussures, Une semaine de Monsieur Monsieur, Une semaine de Monsieur Monsieur* (1999), *Les Montres molles, Le Réfrigogérateur, Un thé d'été* (2004).

Dans le *théâtre*³⁸, Claude Ponti pousse plus loin son exploration du langage, multipliant les jeux sonores, ne cessant de truffer l'oralité de références écrites comme il excelle, dans tout le reste de son œuvre, à nourrir ses écrits d'oralité (jeux de mots, néologismes...)

Une œuvre « pleine dans son dedans »

Les adultes ont souvent du mal avec l'œuvre de Claude Ponti : trop dense, trop proliférante, trop détaillée et si opaque, étouffante et dispersée à la fois, trop de jeux de mots et de références difficiles à trouver, interpréter. Les enfants s'y sentent, eux, comme des poussins dans l'œuf s'agrippant aux passerelles, aux échelles, empruntant les tunnels, les bateaux, les tapis volants pour prendre leur envol ou bien se cramponner, pour trouver leur chemin ou bien un ami, bref pour partir en quête. Deux lignes de force semblent tramer l'œuvre, la tendre entre deux directions opposées, contradictoires entre elles et en elles. Maintenant les tensions inhérentes à l'éducation, au fait de grandir, l'œuvre n'en annule aucune au profit de l'autre : elle les outrepassa dans un dénouement au sens rarement stabilisé. Pas de morale simple et unique mais l'aboutissement, par divers moyens, à une solution incertaine, toujours provisoire : au lecteur de réunir les éléments dispersés (et croisés) dans l'album pour faire avec sa propre situation : profiter d'une protection tutélaire au risque de l'enfermement, répondre aux perspectives de déplacement au risque de la rupture. Tel est le parcours d'Okilélé :

Okilélé prit pour de l'admiration le cri que ses parents poussèrent à sa naissance : « Oh ! qu'il est laid ! »³⁹ ; il prit ça pour son prénom. Sorte de mammifère, seulement différent des siens par une trompe, il est sorti d'un œuf. Il aime la profondeur (bain de café au lait, bivouac dans la maison et dans la cave). Quand son père l'emmure sous l'évier, Okilélé part vers les étoiles qui lui ont prédit que « quelque part, sur une planète », on avait besoin de lui. Suivant la piste d'« un vieillard très vieux et très sage », il découvre la cosmicité des arbres : « ils tenaient le ciel dans les branches et la terre dans leurs racines. Ils devaient certainement tout savoir et tout comprendre ». Sur les conseils du sage, il « fait l'arbre », s'enfonce dans le sol, accueille les nidations et ravit aux végétaux leur plénitude, héritant des « secrets des pierres qui sont aussi vieilles que la terre. Et ceux du ciel qui sont immenses ». Il rencontre le soleil, ce quelqu'un qui avait besoin de lui. L'astre lui ayant donné « un bout de lui-même », Okilélé trouve la force de reconstruire maison familiale « exactement comme avant, sans rien changer » puis repart chercher une princesse « et l'épouser, si elle le voulait bien. »

Les arbres

Tout ce qui fait voûte, coque, gangue, embranchements, croisements, étoilements, tout ce qui cache et protège, vit dans les arbres : arbres refuges (Arbre-maison, Arbre à secrets⁴⁰), arbres productifs (Arbre-aux-Fruits, Arbre Abato⁴¹, Arbres à peluches, à spaghetti bolognaise⁴²), Roi des arbres⁴³, Arbre du Voyageur et Maître Baobab Améyibo-Yovo⁴⁴ sans oublier le plus énigmatique des arbres, l'Arbre sans fin (dans le titre éponyme) qui semble être le patron de toutes les espèces suivantes (on le retrouve, notamment, dans Blaise et le château d'Anne Hiversère). Les forêts couvrent un grand territoire de l'œuvre : lieux naturels de vie (*L'Arbre sans fin*, *Le Doudou méchant...*), elles sont parfois plantées d'arbres fantastiques, abritant des rencontres dangereuses (forêt d'ossements dans *Okilélé*, forêt de monstres dans *Le Nakakoué*) ou mythiques (dans la Forêt de l'Enfant Perdu, dans *Ma Vallée*, se croisent les ombres d'Ariane et du Minotaure). Tandis que les forêts disent la complexité de nos vies, leurs enchevêtrements, elles symbolisent l'opacité des textes⁴⁵ (*dans les forêts*, dit un enfant, *il y a les contes mais aussi les arbres avec lesquels on fait les pages des livres*). L'arbre symbolise les trajectoires cosmiques des individus entre racines (mémoire collective et individuelle, force inconsciente) et utopies (sommets des arbres où les recherches scientifiques se nourrissent d'imaginaire) ; le tronc, visible, exploitable, suggère le présent, la réalité quotidienne.

³⁸ *La Trijolie I – La Pantoufle, La Trijolie II – Où sont les mamans ?* (2006)

³⁹ *Okilélé*, p. 7

⁴⁰ *Ma Vallée*, pp. 11, 20 et 19

⁴¹ *Ma Vallée*, pp. 41 et 21

⁴²

⁴³ *Ma vallée*, pp. 38-39

⁴⁴ *La Nuit des Zéfirottes* (non paginé)

⁴⁵ Dans *Ma Vallée*, on ne met pas en garde les enfants contre les forêts, on leur apprend à s'y perdre.

C'est dans le nom qu'il donne à l'habitation des poussins et de leur mère Olga Ponlemonde, dans *Blaise et le château d'Anne Hiversère* que Claude Ponti semble le mieux traduire la confiance qu'il place en l'arbre : il le nomme *Atanarulfe Dumondpondu*. Le titre, noble, drôle ou pompeux, cache un anagramme qui pourrait bien être un des principes d'écriture de l'auteur : *Un doudou par mal d'enfants*. Un nombre incalculable de feuilles, de branches, de détails pose une voûte d'ombres et de lumières sur les personnages et leurs actions, une foule d'histoires parallèles, créant, c'est selon, une atmosphère étouffante aux issues invisibles, une ambiance feutrée aux frontières rassurantes.

L'amour parental

Comme Olga Ponlemonde (l'origine du monde), les mamans de Claude Ponti sont épatantes : isolées (*Pétronille*), épouses, pour le meilleur (*Parci et Parla*, *Schémelele* et *l'Eugénie des larmes*) ou pour le pire (*Okiléle*, *Le Tournemire*, *La Revanche de Lili Prune*), aventurières (*Pétronille*, *Lili Prune*), attentionnées (*Sur la branche*), généreuses (*Le Bébé bonbon*), puissantes (en endormant les enfants, elles apaisent le soir) et fragiles (dans chaque maman qui perd sa maman, il y a une petite fille qui pleure.). Les papas sont plus flous. Partis sur des chemins ananas (Everest, le mari de *Pétronille*) ou revenant du bout du monde mais sans les gosses (*Le Tournemire*) ils sont souvent absents, parfois intouchables : Oups et le doudou détruisent les pierres du chemin, ils n'en laissent aucune « *pas même les mamans, pas même les bébés. Ni les grands-pères, ni les grands-mères* ». Rien sur le père. Quand ils racontent l'histoire du soir, il arrive que les pères s'endorment avant la fin, bloquant la marche du monde (*L'Ecoute-aux portes*). Un papa est particulièrement formidable. C'est le papa de Poutchy-Bloue, dans *Ma Vallée* : Bompa-Boune. Quand son enfant lui demande comment naissent les bébés, il répond, qu'en gros, il y a, chaque année, une nuit des papas. Quand l'enfant demande s'il y a une nuit des mamans, le père répond qu'il faut demander aux mamans. Que chacun s'occupe de son intimité. Y a-t-il une nuit des enfants ? Le Didi répond : « *Toutes les nuits sont les nuits des enfants*. ». Les enfants renaissent chaque matin : quelle confiance !

L'encadrement familial est une donnée essentielle et quand cette protection est défaillante (*Okiléle*) c'est pour le regrette et y remédier, avant la fin. Dans la famille des Touim's, dans *Ma Vallée*, les neuf enfants sont entourés, de gauche à droite, par leurs parents et, au-delà, par leurs grands-parents, perchés sur les dernières branches de l'arbre (généalogique) : prêts à s'envoler les aïeux mais toujours branchés. Les noms disent le relais intergénérationnel : Poutra-**Potché-Moume** est l'ancêtre de Mirmilla-*Moume* laquelle a engendré **Poutchy-Bloue**. Dans *Le Chien invisible*, les parents, en carton, font la gueule. Il suffit de les retourner pour qu'ils retrouvent une bonne mine, un meilleur caractère : quels parents ne sont pas parfois mal tournés ?

Les maisons

Les maisons portent en elles les critères de chaleur, de protection, et, parfois, de claustration. Les premières demeures sont utérines (œufs de poussins dans *Mille secrets de poussins*), précaires : des nids pour les petits⁴⁶ ou pour les solitaires⁴⁷. La vie y est confinée, surveillée (*Sur la branche*), subordonnée parfois étouffante (le Couv-Toïour attrape les Zertes pour les couvrir, toujours). Les théières, dans leur rondeur, leur aspect lisse, expriment l'intensité, la tranquillité, le rythme lent, les rituels des vies familiales. Celle de *Pétronille*⁴⁸ tient son indice de chaleur du couvercle et de l'écharpe de feuilles qui la recouvrent. L'enfance, même turbulente (voir la chambre des 120 petits de *Pétronille*) infuse les instants présents, des provisions pour l'âge adulte. Primitives, de nombreuses maisons paraissent archaïques⁴⁹, chancelantes⁵⁰, provisoires⁵¹, nomades (maison sur roulettes de la fourmi à grosse voix, Roulbarak de *Lili Prune*⁵²). Certaines sont des palais. Même en ruines, la maison c'est *sa maison*⁵³ et quand elles sont détruites, il faut les reconstruire.⁵⁴ La maison c'est la famille.

⁴⁶ *Le Chien invisible*, p. 19

⁴⁷ Le Couv-Toïour, perché dans une sorte d'aire couve les Zertes jusqu'à les étouffer. *Sur l'île des Zertes*, p. 32

⁴⁸ *Pétronille et ses 120 petits*, p. 7

⁴⁹ *Le Doudou méchant*, pages de garde

⁵⁰ *Le Chien invisible*, p. 34

⁵¹ *La Tempête*, Florence Seyvos & Claude Ponti, p. 19

⁵² *Le Cauchemar*, p. 20, *La Revanche de Lili Prune*, p. 39

⁵³ *Schémelele et l'Eugénie des larmes*, p. 8

⁵⁴ *Okiléle*, p. 43

L'intimité est la force des maisons ; elle peut être leur danger. Les adultes peuvent abuser les enfants, les frapper comme dans la famille Tapedru⁵⁵, les mettre au placard⁵⁶ ou les utiliser pour leurs propres besoins⁵⁷. La nouvelle maison de Schmélele sépare l'intimité des parents de celle des enfants, prévoit le regard d'un tiers : « *Dans cette nouvelle maison, il y a une maison pour les invités et les amis, une maison pour les parents et une maison pour Schmélele et ses frères et sœurs s'il en a un jour.* »⁵⁸ Ce palais a surgi brutalement : jusqu'à ce qu'il sorte de terre, le format était à l'italienne, puis, d'un coup, l'album se retourne, prend le format à la française. Il faut des ruptures pour que les enfants grandissent, il faut qu'ils échappent à l'amour de leurs parents pour trouver un espace personnel de construction. Aux parents de se retirer pour que leurs enfants explorent des manières d'être heureux (*Le Doudou méchant, Schmélele...*). Des parents (*Okiléle*) grandissent aussi grâce à leurs enfants.

Dehors est toujours magnifique⁵⁹

Partir

Il faut donc partir, aller ailleurs, n'importe où, quelque part ou nulle part, et, seul comme Robinson (Lili Prune) ou en bande comme Magellan (Firmin Gellan⁶⁰), accoster de nouveaux mondes, découvrir d'autres territoires en soi. Dans *Ma Vallée*, on sait qu'il existe un pays-qui-est-dérrière, une contrée seulement entrevue par un artiste peintre, il y a aussi une mer des îles, non explorée ; dans *Le Nakakoué*, Zouc touche le seuil de l'imaginable, au bord du bout du monde, dans un espace en ruines où les livres brûlent près de bâtisses avec des miradors tandis qu'un aigle noir traverse un ciel très sombre) ; dans *Georges Lebanc*, l'espace extra-terrestre est atteint avec les K'sar bolog' basés sur « *la planète xXx (prononcer iiihi), tout au fond de l'espace, entre les étoiles Dénéb et Altaïr* ». Tous les héros ne voyagent pas (Tromboline et Foulbazar sont sédentaires ainsi que Monsieur Monsieur et Mademoiselle Moïse) et les départs ne répondent pas tous au même mobile : souvent, les parents ont laissé les enfants seuls au foyer et ces derniers fuient, par peur de la solitude (Schmélele) ou chassés par le village à cause de grosses bêtises (Oups) ; certains parents ne sont plus capables de retenir leurs enfants parce qu'ils ne les reconnaissent plus (*Le Tournemire*) ou ne savent pas les reconnaître (Lili Prune). On s'en va parfois loin pour chercher à manger (Pétronille, les parents d'Oups, les poussins), pour assurer sa sécurité (*Les Zéfirottes*) ou pour donner des preuves d'amour aux amis chers (*Blaise et le château d'Anne Hiversère*) ; on part, en quête d'identité (Hipollène, Zouc), jeté hors de soi (Mine), poussés par un désir amoureux irrésistible (Ysaline Troisamours et Nanik Sivouch) ou par le vent (Clarisse). On s'évade aussi sans bouger, par la rêverie, voyageur immobile, sur le banc du square Albert Duronquarré qui « *est à Paris, et dans d'autres villes en même temps, n'importe où dans le monde, ici ou ailleurs.* »⁶¹ à la fin d'une promenade sur Paris, Claude Ponti contemple, au loin, le plateau du Vexin français ; devant, c'est la vallée de la Seine. Il écrit :

Un paysage qui prend son temps.

On devine qu'à de rares moments glissent sur l'eau les reflets des villes traversées par la Seine.
Je m'assois. J'attends le passage de Notre-Dame.⁶²

Nombreux sont les chemins, les pistes, les directions invisibles qui s'ouvrent aux héros, semblant, la plupart du temps, les happer, les aimer sur les étapes de leur course (Zouc, Mine, Mose et Azilise...). Une carte, détaillée, dit cependant le besoin de repères familiaux pour affronter l'inconnu, inscrivant, tout près du pays-qui-est-dérrière, un petit bois charmant, ravissant, un petit bois au nom ensorcelant, aux graphies naturelles, aux sonorités humaines : le bois de l'hêtre et de l'étang.

⁵⁵ *Broutille*, p. 26

⁵⁶ *Okiléle*, p. 19

⁵⁷ Dans *Le Tournemire*, les parents transforment leurs enfants en réverbère, en boîte d'hameçons, en fontaine, en panier à commissions (pp. 16-17)

⁵⁸ *Schémelele et l'Eugénie des larmes*, p. 43

⁵⁹ *Parci et Parla*, p.

⁶⁰ Dans *Georges Lebanc*, Firmin Gellan court toujours sans pouvoir s'arrêter. Ses initiales (FG) sont les mêmes qu'un certain Forest Gump qui court, court sans pouvoir s'arrêter : sur l'affiche du film, le héros infatigable, était assis sur un banc vert comme Georges... Lebanc.

⁶¹ *Georges Lebanc*, p.

⁶² *Paris, L'école des loisirs*

Inventer le monde

Il y aurait beaucoup à écrire sur les modes de progression, d'évasion, les ruptures et les retrouvailles, qui animent les personnages de Claude Ponti : qu'elle est dynamique cette œuvre ! On pourrait d'abord convoquer les parentés où chaque jeune est une pousse qui accroît la branche générationnelle : à la mort de sa grand-mère maternelle, Hipollène est sommée par ses aïeules de se choisir un *nom propre*. Identifiée à cette fonction (*Hipollène-Celle-Qui-Choisira-Son-Nom*), son statut est une étape dans l'histoire des femmes dont les noms gardent trace de la lutte pour leurs droits : Aubière⁶³-L'Aventureuse, la première, a planté la maison, Florée-Zon-Déramée⁶⁴-La-Grande-Enfanteuse a généré des individualités liées à l'évolution des plantes (pousse, brindille, branche, radicelle, pétiole, graine, faite...). Le deuxième sexe s'organise : elles étudient (Cifine-Bradicelle-La-Perceuse-De-Mystériolles), voyagent (Pessiole-d'Ussoir-la-Vagabonde), interrogent (Séquoi-Yaparla-La-Questionnante), conçoivent, prennent la parole (Orée-D'Otone-La-Tisseuse-De-Contes), élucident les questions extrêmes (Faïtencime-La-Dénombrée-D'Etoiles). Toutes, même la triste (Brindillonête-L'Apamarante), l'asphyxiée (Pousse-Touffue-L'Embrouillée-Des-Narines) et la belle au bois dormant en incapacité de transmettre (Graine-D'Oubli-La-Dormodorante) ont ouvert le chemin pour Hipollène. Même Bogue-De-Branque-La-désouchée : si elle a bogué, devenue branque par rupture de liens (désouchée) elle a généré une nomade (la voyageuse) qui a engendré une curieuse (la questionnante). La lignée n'est pas « fatale », le destin n'est pas écrit : l'avenir est inconnu, seulement possible par la façon dont les présents « s'engrangent ».

On pourrait alors évoquer les cycles. Quelques gouttes de pluie, et voilà la vie recommencée⁶⁵ : les plantes se développent⁶⁶, les glaces sortent de terre⁶⁷ et les jeux se multiplient⁶⁸. Plongons, glissades, batailles de boules de neige, poursuites, histoires jetées au vent, sauts par-dessus le feu, c'est toute l'enfance qui s'ébroue, s'engouffre, s'élève, s'envole, épris de sensations, avide de connaissances.⁶⁹ Une solitude se fait-elle sentir ? Aussitôt, un ami apparaît. Il est dans un œuf.⁷⁰ Comment mieux dire la force évolutive du sentiment ?

Des circuits se répètent, matérialisés par des chemins de gouttières, des tuyauteries, des passerelles pour traverser l'eau, franchir les cols et sillonner les prairies ; des transports s'organisent, sous terre, sur l'eau, en l'air, des lignes sont lancées, des mouvements dessinés, continus, obliques, zigzagants, des houles affluent, refluent pour ramener au point de départ mais jamais exactement dans le même état⁷¹. Piong, dans *Ma Vallée*, s'est perdu pendant trois cent ans dans une forêt : il en est revenu « *un peu grandi* ». Des colonnes invisibles (poussins, Zéfirottes) sillonnent l'autre côté des apparences (ils vivent derrière les livres, dans le tronc des arbres, dans les cloisons des murs, sous terre...) et n'hésitent pas à voyager loin, pour revenir « *plein d'usage et de raison* », grâce à l'expérience acquise, jouer du « *séjour qu'ont bâti [ses] aïeux* ». Au Togo, par exemple, « *C'était plein de vies avec des histoires toutes différentes de minuscules personnes cachées sous une racine, d'enfants qui couraient en bandes sous les cases d'un village, d'une maman qui rapportait des bananes plantain pour les griller, d'un grand-père qui rêvait, à regarder des insectes tourner dans la lumière d'une ampoule. Soudain, j'ai eu très peur que tout cela disparaisse, ici, et partout ailleurs.* »⁷² Parmi les grandes explorations, la langue (et les images) est le territoire privilégié d'investigation : écarquillés, entortillés, bouleversés, pris au pied de la lettre ou avec des sens inédits, les mots sont la chaudière où se marmite les grandes expéditions du sens.

⁶³ Aubier : partie tendre, blanchâtre formée annuellement entre le bois dur et l'écorce de l'arbre où circule la sève.

⁶⁴ Floraison : épanouissement des fleurs sur l'arbre. Déramer : manœuvrer les rames d'une barque en contresens ou manipuler les rames de feuilles de manière à *diminuer leur adhérence*, les rendre séparables. Toute la famille pontienne est là : branchée et émancipatrice.

⁶⁵ *Un Chapeau à secrets*, coll. Monsieur Monsieur et Mademoiselle moiselle

⁶⁶ Les graines d'arbre abato, dans *Ma Vallée*, les arbres de toutes sortes dans *Le Chapeau à secrets*...

⁶⁷ *Blaise dompteur de tache*, image finale.

⁶⁸ Dans *Mille secrets de poussins*, tout est jeu : manger, se laver... tout est occasion de se développer.

⁶⁹ Tous ces exemples sont pris dans *Ma Vallée*.

⁷⁰ *Le Nakakoué*

⁷¹ Ces exemples sont empruntés à *Blaise et le château d'Anne Hiversère*.

⁷² *La Nuit des Zéfirottes*, non paginé

Le langage

Mots imbriqués

Dans *Ma Vallée*, les îles ont des noms composés : Île-Baignoire, Île Dodo-Dodu, Île Toufou-Toufu. L'île-Baignoire, c'est le grand réservoir de la surface marine, sa source, son dynamisme : « *L'eau coule sans arrêt et fabrique de la mousse qui se mange en dessert et qui change de parfum à chaque saison.*⁷³ » L'élément se transforme, devenant écume, subsistance vaporeuse multi-saveurs : dense, l'image contient non seulement le renouvellement de l'eau mais aussi le passage du liquide au « solide » (eau/mousse), du buvable au mangeable (eau/dessert), du salé en sucré (mer/mousse-dessert). L'île pouvait-elle, en tenant tous ces sens, échapper aux traits d'union ? L'Île-Baignoire est partie prenante du rocher (ses pieds en sortent) et de l'arbre-robinet (sa robinetterie est solidaire du tronc et de la vasque). Tout fonctionne, dans l'image, comme autant de traits d'union, dans le texte.

Dans l'Île Dodo-Dodu, seul le nom est composé. L'association de syllabes phonétiquement proches (à une lettre près) était tentante pour évoquer une île de lits et d'Oreillers « *raconteurs d'histoires* »⁷⁴ ; *dodo* et *odod* se suivent dans certains dictionnaires. Ces proximités justifient les traits d'union. Les oreillers sont rebondis : ils invitent au doux sommeil (Dodu s'accorde avec Dodo, pas avec île). Seuls deux ou trois s'agitent ; les autres restent blottis sur des lits-rochers : quelques-uns sont feuillus. Par analogie (trait d'union), des oreillers de plumes sur des branches convoquent les oiseaux et peut-être même ces dodos⁷⁵ des îles Mascareignes, exterminés au XVIIIe siècle, faute de savoir voler.

L'Île Toufou-Toufu (ici encore, Toufu, n'est pas accordé à île mais à l'autre adjectif) est représentée par une sorte de castor aux yeux bridés. Le dictionnaire signale un poète chinois (712-770) nommé Tou Fou ou Du Fu. Le trait d'union (Toufou-Toufu) semble reprendre les deux formes et les jeux phonétiques (Dodo-Dodu/Toufou-Toufu). Sonorités courtes, répétitives, proches des mots enfantins : la région insulaire apparaît comme un lieu primitif et innocent, indices symboliques de l'île.

Au cimetière⁷⁶, le jardin-palais évoque un tombeau majestueux, un mausolée⁷⁷, dernière demeure de celui qui attend toujours « *le retour des Gouch'ni* » ; l'expression, les pierres sur la tombe, renvoient à la page 12, à la Pierre-qui-chante (qui réalise les vœux). L'entassement rocheux suggère la résidence, fantastique et réelle, bricolée avec des pierres ramassées sur les chemins : le *palais idéal* du facteur Cheval, grand rêveur satisfait : se construire un palais pour en faire sa dernière demeure.⁷⁸

Dans *La Nuit des Zéfirottes*, le nom d'Adèle est composé de deux vents froids (Burle-Bise), les grands herboristes, experts de l'arbre du Voyageur, portent des noms belliqueux (Tourbille-Boute, Djette-Strim-Surf) tandis que leur avion de guerre (aérotrompe) a triple valeur aérienne : aéro (le préfixe désignait les avions de la guerre 14-18), la trompe gonfle les chambres à air et spécifie les éléphants représenté par Dumbo (le jumbo jet, gros avion porteur, l'Amérique - Walt Disney - mais aussi la divinité africaine Mumbo Jumbo, individu gigantesque qui servit de surnom à l'éléphant du zoo de Londres acheté par Barnum en 1882).

Mots-valises

Fréquents, les « mots-valise », accolent affixes, onomatopées, argot, mots familiers, étrangers, réels ou fictifs, fidèles à leur base morphologique. L'effet est garanti (violence des sentiments, qualité des sensations...) ; l'humour reste le dénominateur commun, l'élément fixateur, le trait d'union. Croisés, emboîtés, quand ces mots sont énumérés, leurs sonorités ne sont pas choisies au hasard : par voisinage, elles étendent l'effet à tous les mots, toute la phrase, tous les paragraphes, tout le texte.

En cuisine, les sonorités jaillissent, rompent, malaxent les ingrédients : « *éclapatouiller* » la farine, « *rataplatisser au rouleau* » les pâtes (avec les pattes !), « *goûter(...) les crèmes avant de les tartislouper* »⁷⁹, « *splatchouler* », « *splitouiller* ». ⁸⁰ En batteries, les poussins collent aux matières (sucre, farine, pâte, blancs d'œuf), reliés aux récipients par des pontons. L'image est unitaire.

⁷³ *Ma vallée*, p. 32

⁷⁴ Dans *Le Chien invisible*, le héros Oum-Popotte écoute « *son oreiller lui raconter une histoire.* », p. 11

⁷⁵ Le dodo vient de « dronte », mot de l'île Maurice qui désigne un oiseau massif incapable de voler.

⁷⁶ *Ma vallée*, p. 30

⁷⁷ Dans le cimetière pontien, les tombes sont appelées des jardins.

⁷⁸ Ferdinand Cheval, facteur (1836-1924), a construit à Hauterives (Drôme) le Palais idéal.

⁷⁹ *Blaise et le château d'Anne Hiversère*, pp. 21, 26, 27. « *Tartislouper* », amalgame de *tarte* et de *louper*, évoque la tarte des sœurs Tatin qui, ayant *loupé* leur tarte, la posèrent sur les pommes, créant le fameux dessert.

Dans l'espace, les sonorités explosent, heurtent, anéantissent les montagnes puis le monde : les montagnes « *s'écrabouillent, s'emmeurtrissent, se concassassinent.* »⁸¹ Yeux, dents, oreilles, nez de montagne forment un grand imbroglio.⁸² L'image montre le corps à corps et l'atomisation.

Le mot-valise est prompt à broser un personnage, le croquer en mêlant plusieurs traits en un vocable. Les Bouchanourris⁸³ sont des fleurs (bouches volumineuses, ouvertes, sans visage et sans corps, perchées sur de longues tiges) parquées comme les bêtes d'un troupeau ; grégaires, elles recherchent la satisfaction d'un besoin oral et primitif (bouches, dents, langues, glottes). Leur nom fusionne l'orifice et la fonction, leurs corps se tortillent, « crient famine » (Bouchamourir?).

Monsieur Pachinose⁸⁴ a un nez trop long (trompe de pachyderme), soutenu par un chariot à roulettes. Sa vie pourrait être celle d'un pacha si ces composants ne le tournaient en ridicule : pachy- dit l'épaississement et la finale, -nose, emprunte au nez anglais (nose), familier (nase), animal (naseau).

Le Popotapomélos est une sorte d'hippopotame, réservoir de jus de pamplemousse, la pétillonade est un cocktail de limonade et d'eau gazeuse (*Sur l'île des Zertes*), le Guérison est un hérisson guérisseur (*Parci et Parla*) et la Roulbarak⁸⁵, une caravane (*La Revanche de Lili Prune*).

Parfois enlacés, les mots installent la plénitude, l'invulnérabilité : le soir, il n'est pas temps pour Lili Prune de s'endormir mais de « *s'endormicouetter* »⁸⁶. Le verbe pronominal s'abandonne à l'espace/temps et l'image dit le lien moelleux entre les matières et les couleurs. Alors, les oiseaux redeviennent des *oisouilles*, terme ancien qui dit la fragilité de l'instant (oisillon), son trouble (oiseux). D'autres oiseaux fêtent la fin heureuse d'une histoire par leur nom (*Zoizeaux Zeureux*), leur allure : « *piriolles et cabriettes* »⁸⁷.

Les verbes se déclinent avec pertinence (les *Zertes zertillonnent*⁸⁸, comme les papillons papillonnent, les bourdons bourdonnent⁸⁹), les jours de la semaine avec impertinence : *Lundille, Mardille, Mercredille, Jeudille, Vendredille, Samedille, Dimanche et Onzemanche*.⁹⁰ Il suffit de s'intéresser longuement et presque amoureuxment aux mots (Foulbazar et Tromboline étudient le A) pour que des sens captifs s'échappent. Le gâteau d'Anne Hiversère (un château, une pièce montée) pouvait-il être autrement qu'« *irrésistiblement incroyablement* » ? Chez Ponti, comme chez Rimbaud, les textes se prêtent à une lecture attentive et jouissive, une lecture « *dans tous les sens* ».

Les mots, seuls, ne suffisent pas à créer la polysémie : toute l'œuvre de Claude Ponti se lit à plusieurs niveaux, toute histoire en contient plusieurs, et rien n'exige qu'on les explore toutes : chaque lecteur est responsable de sa lecture, maître de ce qu'il voit, de ce qu'il comprend, l'auteur lui propose juste quelques sollicitations, à prendre ou à laisser. Jamais œuvre n'a donné autant de possibilités et autant de liberté, tout en sachant se relier intimement à l'expérience des jeunes lecteurs : leurs savoirs, leurs doutes, leurs plaisirs, leur manière d'être au monde.

⁸⁰ *Split*, en anglais signifie diviser, couper en deux (to split an apple). Toute la phrase sent la tarte aux pommes.

⁸¹ *Le Doudou méchant*, p. 29.

⁸² Évocation du *Grand Combat*, Henri Michaux, où les néologismes disent l'élan du bélier qui enfonce les murs.

⁸³ *Le Doudou méchant*, p. 12

⁸⁴ *Le Doudou méchant*, p. 16 pour « *monsieur Pachinose* », p. 20 pour « *monsieur Dorlejour* ».

⁸⁵ Raymond Queneau trouvait le mot «automobile», très laid. Il aurait préféré qu'on dise : kivavit.

⁸⁶ *La Revanche de Lili Prune*, p. 11

⁸⁷ *Le Doudou méchant*, pp. 47-48

⁸⁸ *Sur l'île des Zertes*, p. 9 Chez Rabelais les personnages : « *Fiantaient aux fiantoirs, pissaient aux pissoirs, crachaient aux crachoirs, toussaient aux tousoirs, mélodieusement, rêvaient aux rêvoirs.* ».

⁸⁹ Chez Rabelais les personnages : « *Fiantaient aux fiantoirs, pissaient aux pissoirs, crachaient aux crachoirs, toussaient aux tousoirs, mélodieusement, rêvaient aux rêvoirs.* » *Le Tiers Livre*, chapitre XV, pp. 223, 225. Dans *Ulysse*, Joyce conjugue *monsieur* comme si c'était un verbe : « *Et ce bigle de Walter monsieurant son papa, rien que ça. Monsieur. Oui, monsieur. Non monsieur.* »

⁹⁰ *Georges Lebanc*, p. 26 Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec décrit : « *...sept pièces, respectivement appelées : le lundoir, le mardoir, le mercredoir, le jeudoir, le vendredoir, le samedoir, et le dimanchoir. (...) le lundoir, par exemple, imiterait un bateau (...); le mardoir... commémorerait l'une des grandes conquêtes de l'homme sur la nature, la découverte du Pôle (...), ou l'ascension de l'Everest (...); le mercredoir glorifierait évidemment les enfants : c'est depuis quelque temps le jour où ils ne vont plus à l'école (...)* »

Kyrielles et litanies

Toutes les créations verbales explorent joyeusement les ressources de la langue, prenant les lecteurs à leurs deux passions : chercher, trouver, trouver, amour des collections. C'est parti :

- à 10 h 10, les sept sœurs Toupareil, arrivent dans le Square. Elles se nomment : Septame, Septème, Septime, Septome, Septume, Septoume et Septuime. Leur mari, les frères Homaim se nomment Sevann, Seveunn, Sévinn, Sévonn, Sevünn, Sévounn et Sévuinn. Les filles empruntent la variabilité de leur prénom à la racine latine du chiffre sept, les garçons la reçoivent d'une source anglo-saxonne. Toupareil-Homaim. Noces raffinées.
- à 16 h 30, les loups sont anoblis : *Lou-Hihin, Lou-Hideu, Lou-Hitroi, Lou-Hiquatr...*⁹¹
- les familles sont plantées dans l'âge du temps, chaque enfant comme une pousse sur les branches : « *Ma famille, c'est papa, maman, les parents de maman, qui boivent toujours leur thé sur une branche, les parents de papa qui aiment les animaux, mes quatre sœurs, mes quatre frères, moi et mon Didi qui craint la pluie.* », « *Les Arbres-Maisons ne poussent pas n'importe comment. Il faut savoir les planter au bon endroit et bien s'en occuper. Le mien, c'est Poutrâ-Potché-Moume, la grand-mère du grand-père du père de la grand-mère de ma mère, qui l'a planté.* »⁹²
- les découvertes sont organisées malgré leur apparente spontanéité : quand Lili Prune découvre la nourriture, ses impressions sont classées. La couleur (vue), la consistance (toucher), la saveur (goût) sont distinguées : « (...) *Lili Prune découvre que la nourriture était rose, jaune, blanche, collante, tendre, dure, croquante, gluante, liquide, sucrée, amère, salée (...)* »⁹³ D'autres énumérations sollicitent le déplacement du regard sur la page : pp. 14-15, Lili Prune invente « *le jet d'eau en l'air, le jet d'eau de travers, le jet d'eau vers le bas, le parapluie pour la pluie qui descend et pour la pluie qui monte (...)* »
- les souris Archivistes ramassent tout : « *les miettes de pain, de gâteau, de tarte, de croissant, de pain au chocolat, les chewing-gums séchés, les trognons de fruits, les restes de sandwiches, les bouts de [fromage], les rognures d'ongles, les champignons, les morceaux de jouets, les boîtes de boissons gazeuses pleines de bulles, les papiers froissés, les pièces de monnaie perdues, les perles de collier brisé, les cheveux tombés...* »⁹⁴
- les causes des chagrins sont rigoureusement répertoriées : « *La couleur du ciel entre deux nuages. Un livre que personne ne lira jamais. Un enfant perdu qui ne sait plus son nom. Le vieux chat qui n'a pas trouvé de maison. Un cahier qui fait exprès de faire rater, et de faire faire des taches. Un grand-père fâché qu'on n'ose pas aller voir. Le sourire d'une maman partie trop loin. La poupée oubliée sur une aire de repos. Un morceau de sucre qui fond. Un Doudou, sortant du lave-linge, et qui n'a plus sa bonne odeur. Une petite fille au bord du vent prête à s'envoler. Le jour où on pleure sans savoir pourquoi. La voiture qui emporte les parents tout seuls. Une fleur qu'on n'a pas pu offrir. Le petit bout de crayon de monsieur Hulul. Une toute petite grand-mère presque transparente.* »⁹⁵

Les héros s'altèrent les uns, les autres, trouvant dans la langue les prises nécessaires pour s'abandonner, s'envoler, atterrir : l'amour est une ancre (*Tous les jours il lui dit son amour, qui est gros comme une montagne par-dessus une montagne et profond comme un océan dans un océan*), une chanson (*Et Jules a rencontré Roméotte. Diouc a rencontré Oum-Djazoume et le soleil a rencontré la lune*), une sacrée blague (l'amoureux rend *sloumpy-sloumpy, complètement sloumpy-sloumpy*). Tout de même, les monstres restent les meilleurs partenaires pour se développer, se surpasser : « Je n'ai pas peur de toi », hurle Ortic et Hipollène répond : « *Moi non plus je n'ai pas peur de moi* ». On les roule, on les transforme, on les tue, on les mange et on se sent plus fort. Vivent les monstres !

⁹¹ Georges Lebanc, p. 26

⁹² *Ma Vallée*

⁹³ *La Revanche de Lili Prune*, p. 12

⁹⁴ Georges Lebanc, p. 31

⁹⁵ *idem*, p. 38. Cette énumération reprend celle d'Hulul qui, pour obtenir un thé aux larmes, évoque des raisons de pleurer : « *Des chaises aux pieds cassés (...)* Et les chansons qu'on ne peut pas chanter (...) parce qu'on a complètement oublié les paroles (...), les livres qu'on ne peut plus lire parce que plusieurs pages ont été déchirées. (...) Et les pendules arrêtées (...) parce que personne n'est là pour les remonter. » Arnold Lobel, *Hulul, L'école des loisirs*, pp. 32-34

Terminus : tout le monde attend le prochain album

À chaque fois, le dernier album laisse à penser que l'auteur a atteint le maximum de son art et qu'il ne pourra plus nous surprendre. À chaque fois, notre surprise est intacte, l'auteur ayant encore dépassé ses propres limites pour les *graines de petits monstres*⁹⁶ auxquelles il s'adresse. Même les grands.

Blaise et le château d'Anne Hiversère (l'intime)

Au début tout commence simplement : faire un gâteau incroyablement bon pour Anne (meilleure amie) à l'occasion de son anniversaire. À dix heures deux fois deux fois, Blaise réveille les poussins endormis dans leur dortoir. Tous sortent du lit (comme les 120 petits de Pétronille) puis descendent par des toboggans de leur arbre-maison. « *Ils ont dix jours pour préparer la fête d'Anne Hiversère. Pas un jour, pas une minute de plus.* » Pour inviter leurs amis, les poussins écrivent des lettres qu'ils confient aux Boïtaettes et pour leurs ingrédients, ils voyagent de par le monde : chez Olga Ponlemonde (leur mère), ils choisissent les œufs puis se rendent au pays des Grobinets pour avoir la meilleure eau, au lac Tésibon pour le lait, dans une mine de chocolat, sur des collines de farine, près du mont Fuji pour aller chercher le sucre des cimes et un peu de sucre de mer, sur un étang proche pour la cueillette de fruits. Ils empruntent des passerelles de bois et toutes sortes d'engins volants ou flottant pour revenir chez eux, sous l'arbre Atanarulfe Dumondpondu.

La mission des poussins consiste à réussir « *le meilleur incroyablement meilleur château* ». Avec les poussins, « *pas de souci, tout ce qu'ils font, ils le font bien.* » Les poussins sont nombreux, n'ont aucun ennemi mais des amis fidèles et une amie exceptionnelle : Anne.

C'est Blaise, le poussin masqué, qui dirige les opérations. Le gâteau est un chef-d'œuvre qui comporte une grande salle des fêtes rondes avec des lisse-miroirs, des éclairs et un parquet multicolore, six moyens salons carrés, douze petits salons ronds ou carrés, trente couloirs en sorbets fruits rouges et mangue passion, soixante escaliers en nougat mou, soixante toboggans de caramel roux, deux mille trois cent vingt-sept coussins de mousse à la vanille et autant à l'abricot.

Le dixième jour, à 1 h 25 mn 67 s, de l'après-midi, la fête a commencé. La fête dure si longtemps que personne ne sait combien ça fait de jours.

La Nuit des Zéfirottes (le collectif)

Au début tout commence simplement : Adèle (la même que dans Broutille) dort dans sa chambre en désordre. Son singe, M'Bo raconte. À minuit cinq, les Zéfirottes percent un trou dans le mur et viennent chercher Adèle. Ils la transforment en Zéfirotte et sa peluche en singe vivant. Tous sortent de la chambre par des tunnels et glissent à l'intérieur des murs. « *Tout est arrivé en une nuit entre minuit cinq et minuit cinq.* » Pour rejoindre leur tour de guet, sur Notre Dame de Paris, et surveiller la capitale, les Zéfirottes font un long chemin dans la nuit : ils sortent par la cheminée, marchent sur les toits, redescendent dans une cave, passent par des tunnels sous les rues, sous les places, sous les égouts, sous la Seine, sous le métro, sous le RER, sous des carrières, avec des ascenseurs, des monte-charges, des toboggans, des escaliers pour rejoindre le toit du centre des Opérations Zéfirotte Notre-Dame 1 (Notre Dame de Paris). Ils vont aussi au Togo avec l'arbre du Voyageur. Sinon, les Zéfirottes habitent sous terre dans leurs villes secrètes.

La mission des Zéfirottes consiste à mettre de l'air dans les monuments pour qu'ils tiennent debout. Pas de souci, les Zéfirottes « *aiment leur travail et adorent Paris.* » Les Zéfirottes sont nombreux et ont un ennemi terrible : une mauvaise herbe à tête de crévenmord qui envahit Paris.

C'est Burle-Bise, l'Adèle masquée, qui dirige les opérations. La bataille pour Paris est une victoire qui a été obtenue grâce à plusieurs actions : recueillir un gros sac de fleurs togolaises et parisiennes, faire boire le Super-Tulerbe aux Arrotrampes, vider les fleurs dans le Broyeur-Déchiporteur, cuire et bouillir le jus du Maître-Baobab dans un grand chaudron, le faire passer dans des tuyaux en tortillons, des robinets, des abreuvoirs aux Arrotrampes..

Entre minuit et minuit cinq la grande bataille a commencé. Personne ne peut dire combien de temps la bataille a duré.

⁹⁶ Référence à un album très astucieux de Natali Fortier : *Graines de petits monstres* (Albin Michel)

Les invités retournent chez eux et partout ils diront que le château d'Anne Hiversère était le meilleur de tous les châteaux du monde. Après, à la fin du lendemain, Blaise et les poussins « *se couchent dans la même position et dorment au même endroit. Tous sauf un.* »

Tout était fini. Les Zéfirottes avaient gagné ! Paris était sauvé. On a fait la plus grande fête de tous les temps avec un Feu d'Artibulles géant. Et aussitôt après, « *on dormait exactement presque comme avant.* ».

Sur l'image on voit que le masque de Blaise est raccroché.
Sur l'image, on voit que la cible a pris plein de fléchettes.